

La montée au ciel de Daniel Sada

PAR ALBERT BENSOUSSAN

S'il est une lecture jubilatoire aujourd'hui, c'est bien celle du dernier roman – hélas posthume – de l'auteur mexicain Daniel Sada (disparu en 2011) : Presque jamais. Un roman d'amour fou qu'on lit d'une traite, alors même qu'il n'est que ressassement et idée fixe : le sexe comme promesse et Ultima Thule.

DANIEL SADA

PRESQUE JAMAIS

trad. de l'espagnol (mexicain) par Claude Fell
L'Olivier, 364 p., 24 €

à, on a envie d'invoquer Spinoza : « *Beatitude non est praemium virtutis sed virtus ipsa* » (1). Ce roman peut être lu et interprété comme l'exaltation de la vertu et comme une béatitude. Sauf que ces mots, à l'épreuve de la vie, se révèlent fallacieux. Mais on reste béat d'admiration, et pour l'auteur qui trace à jet continu tant de trouvailles d'écriture, et pour son personnage, ce Demetrio Sordo, qui porte si bien son nom car, sourd à l'appel des sirènes, il est celui qui doit et sait attendre cette promesse de bonheur, qui n'interviendra qu'aux toutes dernières pages d'un long périple transformant le presque jamais en déjà toujours. Et personnage soumis à la féconde tutelle de Déméter, déesse de la terre. C'est donc d'un culterreux que l'on parle, mais qui saura se hisser jusqu'à la culture : un claque où se joue le destin sur une table de billard. Belle définition, venant après toutes celles, généralement quelconques, que l'on sait. Mais pour la leçon théologique, on pensera ici, à l'évidence, à Buñuel – celui de *La Voie lactée*, certes, mais surtout on se souviendra que, cinéaste mexicain, il a produit aussi ce chef-d'œuvre oublié qu'est *La subida al Cielo* (interminable périphe en autocar, où le lascif dame le pion au vertueux), dont Daniel Sada nous livre ici, en pieuse mémoire, l'exégèse.

Ce récit est à l'image de la vie : il ne s'y passe rien, et ce rien est tout. Proposition à renverser : il se passe tant de choses, et ce tout n'est rien. Vision pascalienne qui fait de l'homme une étincelle d'éternité, un pas-grand-chose en somme, et qui ne parvient à survivre que grâce à ce qu'il est convenu d'appeler sa bonne étoile. Autrement dit, le destin. Demetrio est un géant maigrelet, animé de la pulsion d'aimer : un don Quichotte jeunot, n'est-ce pas ? Il a deux fers au feu : le vrai feu d'abord, directement issu de l'enfer, et c'est dans les bras de Mireya la putain qu'il l'éprouve et l'alimente, dans un premier temps ; et puis le feu doux ronron qu'il rêve de nourrir entre les bras de la dulcinée qui va devenir son épouse, mais après une longue, une interminable attente : la belle Renata aux yeux verts, parangon de vertu et de prudence. Les deux mondes ne peuvent être plus opposés, et nous assistons tout bon-



© François Matton

nement à la lutte entre le vice et la vertu, le péché et la rédemption, entre le bien et le mal, ou, pour le dire plus crûment, entre le sexe fou et la benoîte – bourgeoise – béatitude. Le tout tracé comme une carte du Tendre, mais façon mexicaine, sur un air de *ranchera*, avec tout ce qu'il faut de passion, de sensualité, de stupre, et de genoux ensanglantés à tant fouler les dalles du sanctuaire. Le mâle ici procède de la double nature du coq de combat et du bélant agneau. Et la femelle crie au viol pour un baiser sur la main assorti d'un « léchage ». Tout cela pourrait paraître bien convenu, pour ne pas dire banal – quoique banal à la folie –, s'il n'y avait la façon de dire, absolument inoubliable, de Daniel Sada, qui nous avait accoutumés à son exubérance exotique et poétique – dans ce précédent chef-d'œuvre qu'est *L'Odyssée barbare ET CETOUT* (Passage du Nord-Ouest, 2009), une broderie baroque sur cette idée unique que la vérité, ressemblant au mensonge, nous échappera à tout jamais.

Dans l'immense récit qui nous est ici présenté, bien entendu le mensonge a revêtu les oripeaux de la vérité, la corruption et le vol triomphent sur l'autel du stupre – consommé ou promis –, et l'on ne sait jamais ce que recèlent les mots, encore moins les intentions des personnages, semées à tout vent. La raison en est que la civilisation est passée par là en ajoutant partout sa couche capiteuse. Que l'on appellera ici convention sociale, pudibon-

derie, ou tout bonnement hypocrisie, que l'on définissait naguère comme un palimpseste : ce qui est écrit sur les mots et qui les cache ou les défigure. Il faut donc s'accrocher, écouter la merveilleuse logorrhée des personnages de Sada, et décrypter le discours. Exercice qui se révèle voluptueux, surtout dans le jallissement final – au demeurant plus proche de l'oraison jaculatoire que de la consommation de l'hymen : « *Le sexe-ravissement. Le sexe-effondrement. Le sexe qui imprègne. Le sexe qui éclaire. Enfoncer. Retirer. Enfoncer. Retirer...* », ad libitum, ad libidinem. Comment résister face à la citation ? Et donc voici ce qu'on peut lire de mieux sur un type de relation « inappropriée » : « *Lui debout sur le lit : équilibre médiocre un peu instable, tandis qu'elle, à genoux, se mit à faire le tour avec sa langue du gland de l'agronome : suggestions, à dessein. Ensuite enfoncer, retirer. La bouche bien dressée. Le classique : torrent de salive. Barbouillage, à l'avant, conceptuel ? Et à mille lieues d'une décence bien comprise. Personne n'avait fait cela à Demetrio, qui vaille que vaille en conçut un peu de honte. L'idée de péché se faisait envahissante...* ».

Oui, tout cela est buñuelien en diable et en bon Dieu. Et puis, rendons hommage au talent du traducteur, dont les mitonnements linguistiques font florès. ☛

1. « *La beatitude n'est pas la récompense de la vertu mais la vertu elle-même.* »